

La Grand-Mère.

Après huit jours de désespoir et de larmes atroces, c'était la première fois que la vieille dame de Saint-Luc venait s'asseoir à la table de sa salle à manger, essayant de revivre les jours d'été dans le passé. Pendant huit des années, cette heure du repas de midi avait été donnée à madame de Saint-Luc; en effet, souvent, le soir, son petit fils, son cher Fabrice, disait en ville, mais, toujours, il avait réservé, pour la grand-mère, cette heure de midi pendant laquelle la vieille dame avait le temps de se moriger à son aise, de se remémorer un peu sur sa vie cascadée et de noctambuler de poète mondain, coquettement des salons ou l'on cause.

Il arrivait toujours, le monsieur, à la dernière minute, faisant sonner sur l'escalier le talon de sa botte vernie; il entra en coup de vent, poussait la porte avec une vivacité de collégien, embrassait furieusement la grand-mère, toute heureuse de se sentir caressée par ses moustaches de beau garçon. Puis, avant de se mettre à table, il se regardait dans la glace, naïvement satisfait de se trouver rebond, vigoureux et charmant, dans tout l'épanouissement de sa jeunesse.

Et maintenant qu'il venait de disparaître, lui à vingt quatre ans, dans un duel stupide occasionné par une futile querelle de cercle, tout un monde de souvenirs venait raviver la souffrance de la grand-mère, assise pour la première fois devant une place vide, depuis la terrible séparation.

Près du couvert de Mme de Saint-Luc, un domestique avait déposé les billets de condoléance, griffonnés au galop par des amis ou des indiscrets. — Depuis une semaine, la pauvre femme était fatiguée de l'écroulement banal de ces lettres, où des gens déclaraient, sur un mode uniforme, prendre à sa douleur une part bien vive, et semblaient vouloir lui faire oublier, par ces quelques lignes, irréparablement porte qui, désormais, laissait sa vie sans bat. Et, comme ses mains tremblantes et débiles fourraient à travers ces misérables insignifiants, espérant sans doute, rencontrer dans tout cela, une écriture véritablement amie, trahissant une émotion véritable, voici que, soudain, la vieille dame tressaillit.

Sur une petite enveloppe, couleur feuille-morte, d'où s'échappait un parfum subtil et pénétrant, une main de femme avait écrit cette adresse:

Monsieur Fabrice de Saint-Luc
Homme de Lettres
41, Avenue de Villiers

La grand-mère sautait vivement le billet et le glissa dans son corsage. Puis, obliant son repas servi, elle passa dans la chambre de Fabrice, et s'assit sur le divan où, chaque jour, son petit fils s'étendait pour fumer son lodré. Un instant, elle demeura là, tremblante, secouée du désir de lire cette lettre, mais craignant de trouver, dans cette missive, quelque chose qui blessât son orgueil pour le cher mort. Pourtant la curiosité fut la plus forte... Elle déchira l'enveloppe et lut:

« Méchant Fabrice.
« Je vous écris pour vous remercier. Vendredi dernier, après la répétition de la "Jennesse des Monquétaires", les petits pieds de Mme Bozaccio ont couru, pour vous retrouver, jusqu'à ce beau parc Monceau, que j'étais tant, à présent, puisque c'est là qu'on vous rencontre. J'étais si heureuse, à la pensée de vous voir: j'avais des milliers de choses à vous dire. J'aurais voulu des conseils pour mon rôle, et puis, je voulais me plaindre à vous de la conduite du cardinal de Richelieu, qui, quoique d'Église, ne se gêne pas pour me faire la cour. Enfin, j'allais vous conter nos potins de coïsses et de rampe, toutes ces petites histoires féminines qui vous font rire aux éclats, grand feu, et que j'ai tant de plaisir à réciter quand je suis près de vous.
« Pourquoi, mon cher Fabrice, n'êtes-vous pas là, dans "notre allée", à côté du lac bordé par des saules mélancoliques? J'ai attendu longtemps, longtemps, bien triste... Jusqu'à l'instant où l'on a fermé les grilles. Le gardien, un gros homme méchant comme tout, avec des pantalons de roi nègre et une moustache de tigre du Bengale, m'a mis rudement à la porte, et comme je suis rentrée très tard à la maison, ma mère m'a fait des reproches.
« Enfin, mardi, vous avez joué notre pièce. Votre rôle a été tantôt bon, tantôt mauvais: en tout cas, elle a fait ce qu'elle a pu. Au foyer du théâtre, nous fole de gens l'on félicité, des amis, des journalistes, des gens de lettres, des artistes,

des inconnues... Hélas! le seul qu'on attendait, le poète des yeux de velours", n'est pas venu!
« Vous ne pouvez être fâché, encore moins malade... Donc, ce soir, à quatre heures, je vous attendrai après du moment de ce pauvre Guy de Maupassant, dont nous aimons tous deux à lire les pages lumineuses et ensolées, et auquel vous ressemblez, mon cher Fabrice. Ne manquez pas de venir, n'est-ce pas? Voilà que vous êtes, car je pleurerai encore, autant que j'ai pleuré en m'en retournant, cet horrible soir de la semaine passée.
« P. S.—Je vous le répète, monsieur l'indifférent... d'écoutez-vous du cardinal de Richelieu... Depuis qu'il a pris la Rochelle, ce diable d'homme est d'une audace extraordinaire!"

II
La vieille femme lisait et relisait cette lettre.
Quelle cruaudité de sort! C'était le lendemain du jour où la petite actrice avait vainement attendu, que cet horrible d'oeil avait eu lieu, et qui avait? Fabrice était peut-être dans son cercueil, quand la comédienne le cherchait à sa place habituelle au fauteuil d'orchestre du théâtre.
La lettre, sur laquelle, à présent, une larme jaillie des yeux de Mme de Saint-Luc formait une large tache, était tombée sur le tapis, et la vieille dame se sentait envahie par un sentiment d'une douceur étrange et consolante, en songeant que son petit fils était encore un peu sur terre, puisqu'à cette heure quelqu'un l'attendait en ce monde...

Tout de suite l'idée vint à Mme de Saint-Luc d'aller au parc Monceau... Elle avait un espoir fou d'y rencontrer la jeune fille à laquelle, pourtant, les journaux avaient dû apprendre la mort de Fabrice. Elle sentait en elle grandir une idée fixe: "Quelle que soit la lettre que Dieu lui accorderait cette suprême consolation de les pousser, de les conduire l'une vers l'autre et de leur permettre de parler de temps en temps du cher mort à jamais disparu."
S'habillant à la hâte de longs voiles de deuil, d'étoiles de crépe, elle descendit, prit un fiacre, se fit conduire au parc Monceau. Elle congédia son cocher à la porte du jardin et se dirigea vers le monument de Maupassant; elle allait, déviant les promeneuses nombreuses à cette heure du jour... Soudain, elle eut un soubresaut.
Près du lac, assise sur un banc sous les saules, elle venait d'apercevoir une jeune fille vêtue de deuil au visage bouleversé par la douleur. Dans son cœur brisé par la souffrance, un pressentiment irrésistible venait de se lever et lui criait:
— C'est elle!

Mme de Saint-Luc ne pouvait détacher ses regards de ces deux visages pâlis par les larmes; malgré cela, un sentiment de jalouse grandit dans l'âme de la grand-mère, en songeant que cette jeune fille lui avait dérobé la meilleure partie du cœur de son Fabrice. Mais ce sentiment un peu égoïste dura peu et disparaissant pour le laisser place qu'à une pitié profonde...
Mme de Saint-Luc ne savait comment aborder la jeune fille et d'une voix que l'émotion étrange disait:
— N'est-ce pas vous, mademoiselle, qui correspondiez avec M. Fabrice de Saint-Luc?
La jeune fille tressaillit: une rougeur subite empoigna ses joues pâles... Elle balbutia, se levant précipitamment:
— Madame!
— Bien bas, très bas, la grand-mère continua:
— Ne vous effrayez pas, mademoiselle... Je suis pour vous une amie, étant la grand-mère de Fabrice... Vous ne lui en voudrez pas si, pour la deuxième fois, ces jours-ci, il a manqué à votre rendez-vous... Je n'ai pas d'excuses à vous faire, n'est-ce pas?... Vous savez aussi bien que moi pourquoi, cette fois, mon petit garçon vous a oubliée...
La jeune fille sanglotait; sa douleur gagnait Mme de Saint-Luc qui, les yeux humides de larmes, dit à la petite actrice:
— On ne pleure pas si longtemps à votre âge, mignonne... Voyez-vous... j'avais la conviction que Dieu nous permettrait de nous rencontrer... Je suis sûre que vous êtes douce et bonne, et que vous serez pitié d'une vieille femme, pour laquelle la destinée s'est montrée bien impitoyable... Mon cher Fabrice! mon pauvre garçon! lui si tort, si beau, si joyeux, lui dont la gaieté sonnait une triomphante fanfare de jeunesse, dire qu'il est, à présent, couché dans la tombe, et que me voici seule, toute seule!
— Vous n'êtes pas seule, mademoiselle, dit la petite comédienne d'une voix grave; si vous le voulez bien, nous porterons son deuil toutes deux...
— Oh! oui, je le veux... dit Mme de Saint-Luc. Et d'abord,

comment avez-vous connu Fabrice?
Et la jeune fille conta l'idylle trop courte depuis le soir où, dans sa loge, au théâtre, on lui avait présenté Fabrice, jusqu'à leur dernier rendez-vous où elle avait vu le jeune homme, joyeux et bien portant.
Elles s'étaient levées et, se donnant le bras, gagnaient la grille du Parc Monceau: elles causaient à voix basse, dans une sorte de chuchotement recueilli, comme si elles avaient eu peur toutes deux qu'une de leurs paroles allât frapper l'oreille d'un curieux ou d'un indiscret.
Elles étaient arrivées à la porte; alors, la jeune fille dit à madame de Saint-Luc:
— Au grand regret, il faut que je prenne congé de vous, madame... La vie a parfois de cruelles exigences, et je joue la comédie ce soir... Heureusement que mon rôle est triste... Elle s'inclinait, saluant une dernière fois l'incommensurable deuil de la pauvre femme, quand celle-ci, l'attrait doucement dans ses bras, lui murmura dans l'oreille, d'une voix brisée par le chagrin:
— Je ne suis plus pour longtemps sur ce terreau, ma chérie; si je ne vous déplaît pas trop, voulez-vous me permettre de vous appeler près de moi, de temps en temps... quand je pourrai valoir ma tristesse... nous parlerons de Fabrice!

LA PISTE
Hans Walter et Jacob Stein étaient connus de tous les habitants de la pittoresque vallée de la Simmen, dans les Alpes bernoises, pour leur vigueur à la lutte et leur adresse à la chasse du chamois. Ils se faisaient encore remarquer par une gaieté et un éternel entraînement, une grande sérénité et une certaine déhémence à se passer de fesses les faibles. Aussi n'avaient-ils d'ennemis que quelques-uns de ces êtres sournois et envieux, qui se retrouvent dans presque tous les villages et qui veulent mal de mort à ceux dont la popularité les élève.
De leur métier, ils étaient guides. Et, pendant toute la belle saison, il n'y avait pas de plus recherchés pas les étrangers désireux d'accomplir avec quelque sécurité des promenades dans les hautes Alpes. Avec des bras aussi fermes que les leurs, des jarrets aussi élastiques et des pieds aussi sûrs, on pouvait sans danger traverser les plus périlleux passages les plus dangereux. Jamais ils ne se lonaient l'un sans l'autre. Car, bien qu'il n'y eût entre eux aucun lien de parenté, ils avaient pris l'habitude, depuis le temps de l'école, de vivre presque constamment ensemble. Les circonstances les avaient favorisés: leurs parents étaient venus habiter des chalets voisins. Bien vite, leurs jeux furent communs, et comme leurs goûts se trouvaient semblables, ils ne se passèrent plus guère l'un de l'autre.
Ainsi arrivait-il qu'on les crût deux frères. L'un cependant était blond et avait la peau blanche, l'œil doux, la barbe rare, tandis que l'autre paraissait le descendant lointain d'un quelconque de ces Italiens entrepreneurs qui passent en grand nombre les cols élevés des Alpes, dans la certitude de trouver en Suisse de l'emploi comme maçons. Il était plus petit, d'une musculature plus sèche; son regard avait quelque chose de perçant et une fine moustache rayait d'un trait noir le visage légèrement basané.
On l'appelait pour cela Jacob Stein, "l'Italien".
Mais, la démarche de l'un et de l'autre était pareille, leurs vêtements de la même laine brune, et ils portaient tous deux un grand chapeau noir à larges bords.
Comment Hans Walter et Jacob Stein, puis par cette amitié vieille de quinze ans pour le moins, en arrivèrent-ils, en l'espace de quelques semaines, à ne plus pouvoir souffrir de se trouver en présence? Seul, Renata la Viennoise l'aurait pu dire, car seule elle avait vu tantôt l'un, tantôt l'autre réder le soir autour du chalet où elle était arrivée, à la fin de l'été, pour recueillir dans la contrée un petit héritage laissé par une cousine égarée.
Fillette aux grands yeux noirs, à la peau fine, elle se distinguait de la plupart des femmes du pays par une taille mince et des attaches plus délicates.
Tout de suite elle donna son cœur. Hans Walter, l'homme blond, le doux géant au regard bleu, fut l'élu, mais il ne le sut pas.
L'étrangère était coquette et il ne lui déplaissait pas de faire attendre un peu celui qu'elle aimait. Une sorte de terreur superstitieuse la retenait également. L'amitié de Jacob Stein et de Hans Walter était trop légendaire dans toute la contrée pour qu'elle ne lui fût pas connue. Diviser ces deux hommes

en leur inspirant la même passion, lui semblait une impiété et une action si mauvaise que les pires catastrophes devaient la suivre.
Toutefois, Renata ne craignait pas trop de jouer avec le feu. Et bien que rien ne la fixât plus dans le pays, sauf peut-être ce qu'elle appelait son amour, elle resta.
Elle n'avait pas tardé, pourtant, à savoir de sonne plus certaine encore, les sentiments des deux amis à son égard.
Un soir, à la fontaine, ils avaient passé près d'elle sans l'apercevoir.
— Jacob, disait Hans, nous sommes les plus malheureux des hommes. Nous aimons la même femme. Tu ne peux me le cacher plus longtemps.
Son nom fut à peine prononcé, mais Renata ne l'entendit pas moins.
Le lendemain, Hans avait une figure désemparé, un sanglot étouffé montait parfois de sa poitrine, et dans l'œil noir de Jacob Stein se lisait un pensée mauvaise. La survivance en lui d'un ancêtre nomade et sans doute essentiellement instinctif, s'affirmait tout à coup, déliait l'œuvre de raison que son esprit, réagissant souverainement contre les habitudes qui semblaient acquiescées, lui inspirait des solutions brusques et préventives. Renata avait éveillé en lui une passion si soudaine et violente, qu'elle imposait à l'écarter à la plupart des autres sentiments. Son ami n'était plus pour lui que le rival, l'obstacle que l'on écarte à tout prix.
Cependant, les jours s'écoulaient sans qu'un village on s'aperçût de rien, tant les deux hommes, par amour-propre, mirent de soin à celer leur peine immitié. Ils ne s'en parlaient pas, mais, comme chaque année en automne, ils se rendaient au petit jour, mais en prenant maintenant des directions opposées. Il était impossible à l'un de chercher à s'approcher du chalet de Renata sans voir aussitôt l'autre apparaître sur son chemin. La colère bouillonnait d'autant plus dans leur cœur qu'ils se privaient ainsi réciproquement du plaisir d'apercevoir même celle qu'ils aimèrent.

— Je te le dis, burlait Jacob, quand ils passaient près l'un de l'autre, cela ne durera pas. Cela ne peut pas durer ainsi. Ou toi, ou moi!
Et il grondait encore en s'éloignant:
— Il faut en finir.
Hans, affligé de la subite rupture de leur amitié, plus retenu par les anciens souvenirs, ne répondait pas.
Une fleur amena la décisive querelle.
Par un beau soir de l'arrière-saison, Renata revenait de la fontaine du village. Elle vit Hans Walter la suivre de loin. Elle détacha de son corsage un adoulaïs qu'elle y avait placé et le laissa choir, comme par hasard, au milieu du chemin.
Elle n'avait pas fait quinze pas que les deux rivaux se disputaient déjà la fleurlette. Mais au moment où Hans Walter, plus prompt, allait s'emparer, Jacob Stein l'écrasa sous son talon.
Frémissant de colère, Hans se redressa et les deux hommes se toquèrent.
— Ainsi bien, dit Jacob d'une voix sourde, il est temps, grandement temps que ça finisse. Demain matin, à six heures, je serai à la "Roche brulante". Sois à la même heure derrière le contrefort de la montagne, au rendez-vous des "Trois Sapins brisés". Nous irons à la rencontre l'un de l'autre, et le premier qui apercevra l'autre le tuera.
— J'y serai répondit Hans.
Dès six heures, le lendemain, Hans Walter et Jacob Stein, armés tous deux de la carabine à longue portée qui leur servait à chasser le chamois, se cherchaient dans la montagne. Mais la nuit et la promenade masculine avaient adouci le cœur de Hans; il ne songeait plus qu'à l'horreur du pacte de la veille et décidait en lui-même d'aller au-devant de son rival et de faire, coûte que coûte, la paix avec lui.
De son côté, Jacob Stein avait quitté la "Roche brulante" à six heures précises et, par un grand détour, s'était rendu le plus rapidement possible au rendez-vous des "Trois Sapins brisés".
Il avait négligé dans la nuit. Jacob suivait maintenant la piste qu'avait tracée le lourd sommeil de montagne de Hans Walter. Il serrait nerveusement sa carabine dans ses mains et ne s'arrêtait qu'une seconde, de temps en temps, pour explorer la solitude immense. Puis il reprenait d'une allure rapide qui était presque celle du pas de course.
La piste descendait dans des courbes profondes, remontait pour redescendre encore.
Hans, absorbé dans ses réflexions, avait marché lentement. Il semblait même s'être arrêté longtemps à l'abri d'une roche d'où l'on voyait au loin.

Notes sur la Chine.
Le langage et les formules de politesse.
En ce moment où l'attention est portée sur l'Extrême-Orient, il nous paraît curieux de donner un aperçu sur certains détails de la vie chinoise, écrits par un jeune lettré chinois, M. Seï Fou-Fa, mandarin de 5e classe, préfet de 2e classe, qui, en ce moment à Paris, étudie le droit et prépare des examens de médecine.
Nous respectons son style, qui est d'une tournure originale et vraiment étonnante chez un étranger.
Au grand honneur des Chinois, leur langage est empreint d'une politesse extrême. Il en découle une force morale très grande.
A part les déclassés, depuis les plus pauvres jusqu'au plus riche, du coolie au plus haut fonctionnaire, et mieux, chez les enfants, le Chinois connaît toutes les formules de la politesse et les mœurs de se présenter et de se tenir en société. Un ouvrier quelconque pourra demain être mandarin et tenir son rang comme s'il avait été élevé dans ce milieu.
Des son jeune âge, dans sa famille, à l'école, on apprend au Chinois tous les principes d'urbanité qui sont décrits dans le "Li Ki" et autres livres classiques de l'enseignement chinois.
Dans la société, j'entends par société, la collectivité d'individus quelconques et de toutes classes, si je puis employer cette expression, et non ce que l'on conçoit en France par "le monde"; le Chinois doit, malgré lui, être poli, la langue, les termes qu'il emploie l'y contraignent.
J'aborde de suite le sujet le plus intéressant: les formules et les expressions employées.
Pour comprendre ces expressions, il faut connaître le principe chinois, que l'on doit toujours être modeste, passer pour humble et respecter la vieillesse ainsi que les grades.
En Chine, on ne se tutoie pas, sauf entre bons amis: dans ce cas, on emploie le mot "ni, ou ninn"; c'est le "you" des Anglais, ce qui évite déjà beaucoup les invectives et les grossièretés.
En parlant de soi, on se place toujours dans un rang inférieur: ainsi lorsqu'on s'adresse à quelqu'un de son âge ou à peu près, on l'appelle: "Mon frère aîné", en commençant ainsi: "Votre frère cadet vous dit". Si c'est un lettré "Maitre ou professeur" et on est vis-à-vis de lui: "Son très humble élève", ou "Celui qui suit vos préceptes".
Lorsqu'on s'aborde pour la première fois, il est de règle de demander à la personne à qui on s'adresse: "Votre illustre nom?" "Votre très apprécié prénom?" "Quelle ville à l'honneur de vous posséder?" et on répond: "Mon très petit, très humble nom est X..." "J'appartiens à la pauvre ville de X..." etc. Vis-à-vis des vieillards, la politesse redouble; les hommes, en Chine, étant tous frères, on les appelle: "Grand-père", "Grand noble vieillard", "Illustre tête blanche". En retour, lui vous dira: "Mon fils", "Mon très gentil fils", etc.
Ces expressions, ces manières de causer, de s'aborder, se pratiquent dans tous les milieux sans exception, entre coolies, entre lettrés, fonctionnaires, etc. Voilà pourquoi la politesse des Chinois est légendaire.

Nuit d'Algérie.
Sous le ruissellement des étoiles, la campagne semblait dormir. La douce fraîcheur qui tombait des grandes vagues oliviers avait encore le parfum des citronniers attardés; dans les massifs profonds et sombres que les jasmains étoilés de blanc, les bélotteuses laissent s'échapper leur senteur vanillée; et, tout près de moi, dans la taille de myrtes où il fait son nid, le rossignol modulait doucement ses légères vocalises. Par instants, pensant son petit cri aigu, une chauve-souris froilait les branches au-dessus de moi, avec un bruit d'étoffe froissée, tandis qu'elle fond des mousses humides et sous les saules touffues, la vie des milliers de petits noctambules commençait à braire, mystérieuse et inquiétante...
Il faisait une de ces admirables nuits d'Afrique où tout semble transparent et lumineux malgré l'absence de la lune. Au loin, les sons plaintifs de la "noubba". Quelque Arabe, troublé peut-être aussi par le charme exquise de cette nuit féerique, égrène sur son cher instrument une mélodie au rythme monotone et doucement bercœur par l'accompagnement, très atténué par le loignement, les motifs merveilleux de l'incomparable chantre...
Sur le flanc des montagnes, les lumières des gourbis enfouies sous les oranges et les câbles, parmi les agaves fleuris, troussent l'obscurité de leurs petits yeux indiscrets piquant çà et là leurs feux de vers luisants. Au loin, la ligne estompée des crêtes de l'Atlas se profile sur l'horizon plus clair, et peu à peu s'affaiblit, s'émoussait et finissait par se fondre entièrement dans la diaphanéité confuse des choses...
Et par-dessus tout cela, le tapage de velours bien du ciel étoilait sa magnificence où la voie lactée brillait large, étonnante! — tel un merveilleux chemin d'argent orné de diamants — enveloppait tout l'ensemble d'un ambe de féerie. La puissante poésie de ce ciel scintillant, de cette campagne assoupie et de cette belle nature vivifiée par la rosée qui tombe, est profondément saisissante; et le contraste poignant entre cette paix émue et les pensées — tristes infiniment — que me suggère la haute colonne qui se dresse là-bas — comme un grand fantôme blanc — et qui force malgré moi mon esprit à remonter l'histoire sanglante de ce pays...
Vieux oliviers vénérables, vous rappelez-vous les luttes dont vous êtes les témoins? Vous souvenez-vous des pauvres petits soldats, pleins de fougue et d'ardeur, armés sans doute, dont le sang généreux arrosa vos racines et féconda cette terre si belle? Vous souvenez-vous de ce jeune chef le héros Blandin qui, luttant ici même en désespéré et succombant sous le nombre, furent atrocement massacrés... devant vous... au son de cette même "noubba" au rythme aujourd'hui si tendrement bercœur...
La nuit est aussi douce, les parfums aussi exquis, et cependant tout me semble imprégné maintenant de mélancolie et de regret. Seraient-ce les âmes des pauvres évoqués qui, venant voler près de moi, se lamentent d'avoir été trop vite oubliés, et me pénètrent ainsi d'une infinie tristesse?

Ne savent-ils pas, puisqu'ils savent tout, ceux qui ont pénétré les grandes choses inconnues... que l'amour éternel n'est qu'un mot à bass; et qu'il est encore une pire douleur, c'est de connaître l'oubli bien avant la tombe...
Un à un les gourbis ont fermé leurs yeux indiscrets, le rossignol du myrte s'est tué...; main tenant les cris rauques des chauve-souris en chasse troublent le calme imposant de la nuit, et tantôt dans les jons de la "noubba" voisine les rainettes jettent leur note diabolique et brève, dans les vieux oliviers une chonettes entonne sa lugubre plaine nocturne. A ce moment, la brise qui, soufflant de la mer, passe, rafraîchissante, sur la grande Méditerranée, m'apporte l'écho d'une sonnerie lente et harmonieuse, une de ces mélancoliques sonneries de cor qui me semblent toujours l'appel désespéré de quelque âme en détresse.
Alors, pénétrée d'un trouble très doux qui monte, allongeant, des cellules entr'ouvertes, et tout angouissée par je ne sais quel mystère de l'au-delà qui vient de me frôler, je contemple ces myriades d'étoiles aux palpitations silencieuses...
Et devant cette immensité profonde dont la splendeur m'écrase et me donne le vertige, je frissonne d'anxiété et de crainte me sentant une si pauvre chose!

Conséquence du tremblement de terre.
Tokio, 3 juin, 7:30 p. m. — Le gouverneur de la Province d'Hiroshima télégraphie que six personnes ont péri et que 79 ont été blessés quand le tremblement de terre du 2 juin s'est produit. Trente trois maisons ont été détruites à Hiroshima et Ujina... Les rapports des autres districts affectés sont incomplets, mais on croit que la perte de vies et la destruction de la propriété ont été relativement faibles. Les premières secousses ont détruit des fils télégraphiques rendant impossible toute communication avec le district où se produisaient les troubles souterrains et isolant Tokio de l'ouest du Japon et du reste du monde, ce qui a fait naître l'impression que quelque grand désastre avait eu lieu.
Détails additionnels.
Cettine, Monténégro, 3 juin. — De nombreux détails du tremblement de terre de Scutari, Albanie, démontrent que 100 personnes ont été tuées et 250 blessées, et que la ville a été complètement tuée. On craint que la liste des accidents n'augmente considérablement quand on aura terminé les recherches.

Arrivée de M. Reid en Angleterre.
Plymouth, Angleterre, 3 juin. — Le vapeur "Philadelphia" de la ligne américaine, ayant à son bord M. Whiteley Reid, le nouvel ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre, et sa femme, est arrivé aujourd'hui à Plymouth. M. et Mme Reid immédiatement après avoir débarqué ont pris un train pour Londres.
L'arrivée du navire le maire de Plymouth a souhaité la bienvenue au distingué ambassadeur. Une délégation de la chambre de commerce de Southampton est aussi venue saluer l'ambassadeur et un des membres a prononcé un discours dans lequel il a rappelé les précédentes missions de M. Reid en Angleterre et les bonnes relations qui sont maintenant définitivement établies entre les Etats-Unis et l'Angleterre.
Dans sa réponse M. Reid a déclaré que l'accueil qu'il recevait à son retour en Angleterre lui causait un profond plaisir.
L'ambassadeur s'est exprimé en ces termes:
"Je vous remercie de votre présence et des expressions généreuses de votre réception.
Je suis heureux de constater qu'une paix ininterrompue pendant près de trois générations a rapproché nos deux peuples et qu'aujourd'hui nos relations mutuelles sont meilleures qu'elles ne l'ont jamais été.
"Notre effort commun ne doit-il pas être de préserver et de fortifier les fondements de cette bonne entente entre nos pays respectifs? Cela dépend du bon vouloir des deux grands peuples de langue anglaise. Cela dépend surtout de notre passion à tous pour la liberté et la justice."
A un représentant de la Presse Associée M. Reid a déclaré qu'il avait eu un très agréable voyage et a regu la nouvelle de la défaite de l'escadre russe alors que le navire était en mer.
M. Reid s'est rendu à Londres dans un wagon saloon attelé à un train spécial.
UNE ALLOCATION.
La Haye, 3 juin. — La première chambre des états généraux a voté \$20,000 pour l'achat du site où sera érigé le Palais de la Paix par les soins de M. Andrew Carnegie.
L'amirauté russe.
St-Petersbourg, 3 juin. — Le ressentiment envers le contre-amiral Nebogatoff devient de jour en jour plus aigu à l'amirauté. Les fonctionnaires restent sourds aux appels des quelques amis de l'amiral qui demandent que les circonstances dans lesquelles s'est produite la reddition soient entièrement connues avant de porter un jugement définitif sur l'action de Nebogatoff.

DEPECHE

Télégraphiques

Arrivée de M. Reid en Angleterre.
Plymouth, Angleterre, 3 juin. — Le vapeur "Philadelphia" de la ligne américaine, ayant à son bord M. Whiteley Reid, le nouvel ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre, et sa femme, est arrivé aujourd'hui à Plymouth. M. et Mme Reid immédiatement après avoir débarqué ont pris un train pour Londres.
L'arrivée du navire le maire de Plymouth a souhaité la bienvenue au distingué ambassadeur. Une délégation de la chambre de commerce de Southampton est aussi venue saluer l'ambassadeur et un des membres a prononcé un discours dans lequel il a rappelé les précédentes missions de M. Reid en Angleterre et les bonnes relations qui sont maintenant définitivement établies entre les Etats-Unis et l'Angleterre.
Dans sa réponse M. Reid a déclaré que l'accueil qu'il recevait à son retour en Angleterre lui causait un profond plaisir.
L'ambassadeur s'est exprimé en ces termes:
"Je vous remercie de votre présence et des expressions généreuses de votre réception.
Je suis heureux de constater qu'une paix ininterrompue pendant près de trois générations a rapproché nos deux peuples et qu'aujourd'hui nos relations mutuelles sont meilleures qu'elles ne l'ont jamais été.
"Notre effort commun ne doit-il pas être de préserver et de fortifier les fondements de cette bonne entente entre nos pays respectifs? Cela dépend du bon vouloir des deux grands peuples de langue anglaise. Cela dépend surtout de notre passion à tous pour la liberté et la justice."
A un représentant de la Presse Associée M. Reid a déclaré qu'il avait eu un très agréable voyage et a regu la nouvelle de la défaite de l'escadre russe alors que le navire était en mer.
M. Reid s'est rendu à Londres dans un wagon saloon attelé à un train spécial.
UNE ALLOCATION.
La Haye, 3 juin. — La première chambre des états généraux a voté \$20,000 pour l'achat du site où sera érigé le Palais de la Paix par les soins de M. Andrew Carnegie.
L'amirauté russe.
St-Petersbourg, 3 juin. — Le ressentiment envers le contre-amiral Nebogatoff devient de jour en jour plus aigu à l'amirauté. Les fonctionnaires restent sourds aux appels des quelques amis de l'amiral qui demandent que les circonstances dans lesquelles s'est produite la reddition soient entièrement connues avant de porter un jugement définitif sur l'action de Nebogatoff.